

T 312 B, 2

Le Batteur en grange

Un homme voulait faire battre son blé. Il fait chercher un batteur par sa femme qui trouve au milieu d'un bois un homme assis sur une *coque*.

— Venez battre.

— Oui.

Il arrive dans la grange, dit :

— Je ne bats pas le jour, seulement la nuit.

Elle lui fait la soupe le soir et envoie ses filles, Marie et Marguerite, lui dire de venir la manger.

— Moi, je ne mange rien.

Il bat jusqu'à minuit. Les petites filles retournent :

— Venez manger.

— Non.

À sept heures, de même. À midi, il avait fini.

— Mangez.

— Non, je mange pas.

— Combien je vous *devons* ?

— C'est tant. Mais ramenez-moi où vous m'avez pris.

— Pas le temps.

— Vous avez deux filles, elles vont me conduire.

— Conduisez-le. À la deuxième coque, vous le laisserez.

Ils partent. Arrivés dans le bois :

— C'est-il [2] là, la deuxième coque ?

— Oui.

— Eh bien ! restez là.

— Soit. Mais si vous voulez venir avec moi jusqu'à mon château, vous cueillerez des fleurs et [vous] coucherez.

Marguerite dit :

— Oui, si ma sœur veut.

L'autre dit de même. Il les emmène, les met dans une chambre.

— Restez jusqu'à demain.

Ni lit ni fleurs.

Il revient le lendemain et dit :

— Une va se mettre sur la fenêtre voir ce qui vient, l'autre sur le *plot* que je lui coupe la tête.

[Il met] une chaudière d'huile sur le feu pour les mettre dedans.

— Belle, belle, posez votre robe !

Marguerite disait, chantait¹ :

Maman m'a donné une robe bien joyeusement

Et je la pose bien tristement (bis)

¹ M. a commencé par noter : Ma p'tit sœur Marie..., puis il a ajouté : Belle, belle, posez votre robe. (cf ; note 2)

*Ma p'tit' sœur Marie, qu'est-ce que tu vois venir
Tant loin d'ici ?*

— *Je vois venir un p'tit papillon blanc
Une petite dame blanche
Tant loin d'ici (bis)².*

— Belle, belle, posez votre chemise !

— *Maman m'a donné une³ [chemise], etc.
[.....]*

— Belle, belle, posez le restant de votre linge !

[.....]

Au tour de Marie. [Marguerite] qui se met à la fenêtre pendant que l'autre se déshabille⁴.

.....

— *Ma p'tit' sœur Marguerite, etc.
Tant proche d'ici ?*

.....

— *[Je vois venir un p'tit papillon blanc,
Une petite dame blanche]
Qu'arrive ici.⁵*

C'est le bon Dieu et la Sainte Vierge qu'arrivaient. Ils ont pris le vieux monsieur qui était le diable et l'ont mis sur le plot. Ils lui ont coupé la tête et mis dans l'huile. Et ils ont reconduit les deux filles à leurs parents.

Recueilli en octobre 1886 à Cercy-la-Tour auprès de [Pierrette Gueniau, femme Perraudin, née à Cercy-la-Tour en 1830], [E.C. : Gueugnot, née le 18/11/1831 à Cercy-la-Tour, mariée le 01/07/1859 à Cercy-la-Tour avec Jean Perraudin, journalier]. S. t. Arch., Ms 55/1. Cahier Cercy p. 21-22.

Mélodie notée par J.G. Pénavaire, Arch., Ms, CT, 1887, p. 53, Cercy-la-Tour, Pen 12 a et 12 b.

Publié par P. Sébillot, RTP, III, 1888 p. 435-438 avec le titre : Le Batteur en grange et le sous-titre : Conte du Nivernais.

Repris par F. Morvan, CB, p.72-77.

Marque de transcription de P. Delarue sur l'original.

² Ces formulettes ne font pas partie du relevé de M., Ms 55/8.

³ M. a noté ici le couplet avec la robe et noté au-dessus : Cela se dit tout de suite après : Pose ta robe.. Puis sur le bord droit du feuillet de haut en bas : Se chante : air d'église.

⁴ Ms : Au tour de Marie qui se met à la fenêtre pendant que l'autre se déshabille

⁵ Dans la marge à droite : À noter. Dans la marge gauche : noté [devant chaque couplet]L'ensemble du texte a été barré, car M. l'a publié. En revanche, l'original a été conservé, contrairement à sa pratique habituelle.

Catalogue, I, n° 2, p. 198.

Texte publié.

Il y avait une fois un laboureur dont toute la récolte était encore en gerbes sur son *châfaud*⁶. Un beau matin, il dit à sa femme :

— Bourgeoise, je n'ai pas le temps de chercher un homme pour battre notre blé. Si tu vas aujourd'hui au bourg, loue le premier que tu trouveras.

— C'est bon, maître Jean, répondit la femme. J'irai voir par là, après goûter.

Elle sortit donc à midi passé et se dirigea par la traverse du côté du bourg. En passant par un bois, elle vit un homme assis sur une grosse *coque*⁷, au bord du sentier. Elle le salua :

— Vous ne travaillez donc pas ? lui demanda-t-elle.

— Je n'ai pas d'ouvrage.

— Si vous voulez battre à la grange, vous pouvez venir avec moi.

L'homme accepta et arriva bientôt au logis avec la femme.

C'était un robuste gaillard et le laboureur vit qu'il pourrait bien faire sa besogne. Il convint du prix avec lui et lui dit :

— Prenez le *flau*⁸ et commencez.

— Je ne travaille que la nuit ; j'attendrai la *bruneté*.

La condition était un peu singulière et assez gênante ; mais dans les fermes il faut savoir se plier aux circonstances. La nuit venue, l'homme entra dans la grange et on entendit bientôt le bruit régulier du fléau.

La maîtresse fit la soupe et envoya ses deux filles, Marguerite et Marie, dire au batteur qu'elle était trempée.

— Je ne mange pas, répondit-il sans interrompre sa besogne.

À minuit, les deux filles le retrouvèrent à la grange.

— Venez souper cette fois, dirent-elles ; c'est temps.

— Non, je ne mange pas.

Il battit toute la nuit. À sept heures, nouvelle visite des deux filles :

— Votre soupe est toute chaude, venez la manger.

Il vint, mais ne mangea point. Le blé était battu, il n'y avait plus qu'à payer l'ouvrier.

Le laboureur posa l'argent sur la table :

— Est-ce bien votre compte ?

— Oui, mais ramenez-moi où vous m'avez trouvé, dit-il à la femme.

— Nous ne le pouvons pas pour le moment, répondit-elle. Vous voyez comme nous sommes occupés.

— Vous avez vos deux filles, elles me conduiront.

— Conduisez-le donc, dit la maîtresse à ses filles, jusqu'à la grosse *coque* du bois.

Les filles partirent avec lui. Elles arrivèrent à la grosse *coque*.

— Est-ce bien ici que ma mère vous a trouvé, dit l'aînée.

— Oui.

— Nous vous y laissons et nous nous en allons.

— Comme il vous plaira. Mais vous avez tort. Tel que vous me voyez, j'ai un château plus beau que tous ceux du pays. Voulez-vous y venir ? Je vous y conduirai : vous visiterez

⁶ *Châfaud*, échafaud de perches placées en travers des poutres de la grange.

⁷ *Coque*, souche.

⁸ *Flau*, fléau

toutes les chambres, vous cueillerez des fleurs dans le jardin, vous coucherez même dans un bon lit, si vous n'êtes pas pressées de revenir chez vous.

Les jeunes filles se sentirent tentées par le désir de voir ce beau château.

— Si ma sœur y consent, dit Marguerite, nous irons jusque là.

— Allons-y si tu le veux bien, ajouta Marie.

Et les voilà parties sur les pas de l'homme. Elles marchèrent longtemps, arrivèrent à la nuit tombante devant une grande maison où elles entrèrent, mais il n'était plus question de fleurs ni de bon lit. L'homme les introduisit dans une chambre nue :

— Les belles, restez là jusqu'à demain !

Et il les enferma à double tour.

Les pauvres filles se repentaient bien de leur imprudence. Elles passèrent la nuit à pleurer et à prier. Le lendemain, l'homme entra et d'un ton rude :

— Je vais vous attendre dans la chambre à côté. Il y a là un *plot*⁹ où je vous couperai la tête, une chaudière d'huile chaude où je jetterai vos corps. Déshabillez-vous, puis venez.

Il les laissa seules.

— Mets-toi à la fenêtre, dit Marguerite à sa sœur, et vois s'il ne nous viendrait pas du secours.

L'homme criait de la chambre voisine :

— Belle, quittez votre jupon !

Avec le caractère du plain chant



Ma - man m'a don - né un ju - pon bien joy - eu - se -
- ment, Et je le pos' bien tris - te - ment, Bien tris - te - ment.

— *Maman m'a donné un jupon bien joyeusement*¹⁰
Et je le pose bien tristement
Bien tristement !

Et le dialogue continuait entre les deux sœurs :

⁹ *Plot*, billot.

¹⁰ La musique a été notée par J.-G. PÉNAVAIRE.

Ma p'tit' sœur Ma - ri - e qu'est-c' que tu vois ve -
- nir tant loin d'i - ci? Je vois ve - nir un p'tit pa - pil - lon
blanc, Un' p'tit' dam' blanch', Tant loin d'i - ci, tant loin d'i - ci!

— *Ma p'tit' sœur Marie,*
Qu'est-ce que tu vois venir tant loin d'ici

Marie répondait :

Je vois venir un p'tit papillon blanc
Une p'tit' dame blanche,
Tant loin d'ici,
Tant loin d'ici !

— Belle, quittez votre mouchoir ! criait l'homme.

Marie, en posant son mouchoir, chantait :

Maman m'a donné un mouchoir bien joyeusement
Et je le pose bien tristement
Bien tristement !
Ma p'tit' sœur Marie,
Qu'est-ce que tu vois venir tant loin d'ici

— *Je vois venir un p'tit papillon blanc*
Une p'tit' dame blanche,
Moins loin d'ici,
Moins loin d'ici !

Et la voix rude reprenait :

— Belle, quittez votre jupon de dessous... votre chemise... et ensuite au tour de l'autre !

Quand Marguerite fut déshabillée, elle prit à la fenêtre la place de sa sœur et celle-ci commença à se dévêtir, car l'homme criait :

— Belle, quittez votre devantier !

Elle chantait :

Maman m'a donné un d'avantier bien joyeusement
Et je le pose bien tristement
Bien tristement !

*Ma p'tit' sœur Margu'rit',
Qu'est-ce que tu vois venir tant loin d'ici ?*

Marguerite répondait :

*Je vois venir un p'tit papillon blanc
Une p'tit' dame blanche,
Qu'approche d'ici,
Qu'approche d'ici !*

— Belle, quittez votre robe... votre jupon... votre chemise... et venez ici !
Et toujours Marie chantait :

*Ma p'tit' sœur Margu'rit',
Qu'est-ce que tu vois venir qu'approch' d'ici ?*

— *Je vois venir un p'tit papillon blanc
Une p'tit' dame blanche,
Qu'arrive ici,
Qu'arrive ici !*

— Viendrez-vous, toutes deux ? hurlait l'homme dans la chambre à côté.

Au même instant, la porte s'ouvrit : le bon Dieu et la Sainte Vierge, que les deux filles avaient vu venir, sous la forme d'un papillon blanc et d'une petite dame blanche, saisirent le méchant (c'était le diable !), lui firent poser la tête sur le *plot*, la lui tranchèrent et jetèrent son corps dans l'huile. Puis ils reconduisirent chez leurs parents les deux jeunes filles qui avaient été, par suite de leur imprudente curiosité, si près d'être mangées par le Vilain.

Conté par Pierrette Gueniau, femme Perraudat¹¹, née à Cercy-la-Tour (Nièvre) en 1830.

Achille MILLIEN

¹¹ Millien a en effet d'abord noté p. 10 du Cahier Cercy : Perraudat, puis a corrigé en : Perraudin.